Courrier

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **69 (1981)**

Heft [3]

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Courrier



« Les filles pressées »... Pourquoi ?

« Les filles sont pressées... 7 % font une formation professionnelle en quatre ans, 50 % en trois ans et 72 % en deux ans ou moins » disiez-vous dans le numéro de janvier de Femmes Suisses. Oui et non !

Non, si vous pensez qu'**elles choisissent** de faire vite... car bien souvent les parents priorisent la formation de leur(s) fils au détriment de celle de leur(s) fille(s), et de plus les possibilités offertes aux filles sont bien moindres, tant en variété, qu'en qualité. Mais alors oui, si par pressées, vous dites sous pression, contraintes ! En effet la sélection scolaire et l'orientation professionnelle continuent à refouler les filles dans des voies de garage où elles ne reçoivent aucune formation digne de ce nom telle « shampooineuses ou sommelières » alors que la plupart rêvent d'être infirmières par exemple. Leurs rêves sont pourtant encore bien loin de la réalité et plus encore d'aspirations à l'égalité des chances ! Enfin, rappelons aussi que 39 % des filles de 17 ans ne suivent plus aucun cours, ni formation professionnelle.

Des chiffres sur les discriminations des filles dans la formation commencent enfin à être publiés et à dessiller les yeux des parlementaires et des syndicalistes. Mais jamais ils ne suffiront à témoigner de l'humiliation, de la résignation ou de la révolte que l'absence de formation professionnelle impose à des centaines de milliers de femmes, à toutes celles qui travaillent 45 heures pour Fr. 1 200.– comme vendeuses ou à la chaîne et aux pièces dans le tabac, le textile ou l'horlogerie, ou encore à toutes celles qui voudraient reprendre une activité salariée après l'interruption pour l'éducation des enfants.

Cette année, deux occasions se présentent pour enrayer cette situation. Tout d'abord, la votation de juin : dire OUI à l'article constitutionnel pour l'égalité s'impose. Mener campagne activement contre les arguments des tenants de l'infériorité de la femme, mais surtout des droits et des salaires sera la meilleure démonstration de la volonté des femmes de changer les rapports.

Ensuite, l'initiative pour « une formation professionnelle et un recyclage garantis » que vient de lancer le Parti socialiste ouvrier (PSO). Cette initiative tient largement compte des difficultés que rencontrent les filles pour se former et en général les femmes pour se recycler.

Pour obtenir des informations détaillées et des listes de signatures, on peut contacter le « Comité pour une formation professionnelle et un recyclage garantis », case postale 103, 8031 Zürich.

Marie-Thérèse Sautebin
Bienne

A propos de Godard

Je suis allée voir le film de Godard intitulé « Sauve qui peut (la vie) ». Un critique relevait dans son article que le cinéaste avait ici réintégré le cinéma commercial.

Je n'ai pas découvert le fil conducteur qui reliait les différentes scènes. C'était sans doute encore trop intellectuel pour moi, à moins que je ne sois pas assez douée pour comprendre le « commercial ». Mais, en tant que femme, j'ai souffert de voir comment nous sommes traitées par M. Godard. Je suis pourtant habituée, par la force des choses, à voir déshabiller mes congénères (quel affreux mot !) dans les films et les pièces modernes, et habituée — quoique je n'apprécie pas beaucoup d'être transformée en « voyeur » — à regarder les gens faire l'amour sur l'écran (là, au moins les femmes et les hommes sont sur un pied — ou plutôt sur un lit — d'égalité).

Donc, dans ce film, une scène assez longue, et une des seules qui soit vraiment explicite, nous montre un PDG en mal d'excitation érotique organisant un minable petit jeu dont deux femmes font les frais. Une des victimes résume fort bien ce que nous ressentons en déclarant amèrement que la suprême jouissance des hommes semble provoquée par l'humiliation de la femme.

L'inverse existe-t-il ? Evidemment les circonstances ne s'y prêtent guère. L'homme est rarement un objet de consommation. La femme, hélas, se vend bien (ou est vendue). Et parce qu'on paie, on peut tout exiger. Le consommateur est roi, même et surtout, s'il n'est qu'un « cochon de payant ». Un cinéaste aurait certainement du mal à rendre plausible une scène érotique au cours de laquelle une femme trouverait son plaisir dans l'humiliation de l'homme. Pourquoi ? Je pense que c'est parce que celle-ci se sent solidaire de toute créature humaine, puisque elle lui donne le jour, et qu'alors l'abaissement de l'homme provoquerait sa propre humiliation.

Mais le critique, qui a eu la chance de participer à une conférence de presse donnée par M. Godard, nous assure que l'auteur veut nous montrer la déchéance de l'homme qui a rompu le dialogue avec la femme, et la supériorité de celle-ci à qui appartient encore l'avenir.

Comme c'est bien dit ! Hélas, ce n'est pas évident du tout. Le héros se suicide, sous les yeux de sa fille bafouée et de sa femme indifférente. Rien ne prouve la supériorité de ces deux êtres, ni celle de sa maîtresse, et si, effectivement, l'avenir semble encore leur appartenir, c'est parce qu'elles ne se donnent pas la mort. Et ce n'est pas la phrase, prononcée à propos de Marguerite Duras : « Chaque fois que vous voyez un camion, dites-vous que c'est une parole de femme qui passe » qui rachète la triste évocation des sévices, banals paraît-il, infligés à des femmes qui n'ont pas toujours été en mesure de prévoir les conséquences d'un choix que la vie leur a souvent imposé.

Madeline Sillig-Pictet
Lausanne

c'est vraiment votre banque la
BCG